

une exclusivité campagnarde. Le jour où vous voudrez faire dire des monuments d'âneries à l'homme le plus cultivé, la recette est facile : faites-le parler de médecine.»

En Allemagne, au cours de leur carrière, la plupart des professeurs d'université exerçant dans le domaine de la santé rédigent et publient au moins un ouvrage, ce qui est loin d'être le cas en France, et cela pour plusieurs raisons. L'une d'entre elles est que, contrairement à leurs homologues français, les étudiants allemands achètent des livres. Ils investissent ainsi sur le sérieux de leurs compétences. Il est donc tout à fait méritoire pour un professeur français d'avoir eu le courage de rédiger un ouvrage. Il est certain que si les étudiants, mais aussi les professionnels de la santé, étaient prêts à investir un peu plus de temps et d'argent dans la littérature scientifique, les maisons d'édition françaises auraient mieux à faire que de traduire des ouvrages anglo-saxons.

Camille G. WERMUTH

Paléontologie

Le monde perdu

Film de Steven Spielberg, d'après un roman de Michael Crichton, 1997.

Après une excursion dans un monde perdu beaucoup plus récent, mais beaucoup plus tragique, celui du Troisième Reich, Steven Spielberg tente de nouveau de nous faire peur à grand renfort de dino-

saures. Les paléontologues spécialistes de ces animaux s'en réjouiront, parce que c'est l'occasion pour les médias de parler, plus ou moins bien, certes, mais de parler de leurs fossiles préférés. Pour les praticiens d'une discipline qui n'a d'autre justification, outre le désir et la joie de connaître, que l'intérêt du public, il serait hypocrite de mépriser ou de condamner une telle publicité. Leurs collègues spécialistes de groupes fossiles tout aussi intéressants, mais moins populaires, fronceront sans doute les sourcils, mais qu'importe : ce qui est bon pour une partie de la paléontologie est bon aussi, en fin de compte, pour l'ensemble de la discipline.

Les «dinosaurologues», si l'on veut employer ce néologisme disgracieux, mais étymologiquement correct, pourront aussi se réjouir de la qualité des effets spéciaux du nouveau film de S. Spielberg. Ses dinosaures sont sans doute encore plus réussis, c'est-à-dire encore plus «vivants», que ceux de *Jurassic Park*. Bien sûr, certains paléontologues (dont je fais partie) joueront peut-être les rabat-joie en faisant remarquer que la beauté de la paléontologie consiste à faire parler des squelettes ou, plus souvent encore, des fragments de squelettes, et non à observer des animaux vivants, en chair et en os, ce qui est le travail des zoologues. Mais ne boudons pas le plaisir qu'il y a à contempler du travail bien fait : les dinosaures de S. Spielberg et de son équipe ont l'air vivants. On est loin non seulement de *Godzilla* et de ses frasques au milieu des villes japonaises, mais aussi des plus grandes réussites de l'animation classique image par image.

Toutefois, une question se pose : aucun humain n'a jamais vu de dinosaures vivants, et ceux du *Monde perdu*



Louis Psihoyos, *Matrix, the American Museum of Natural History*

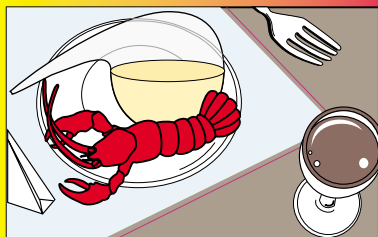
De quelle couleur était ce dinosaure ? Quels étaient ces comportements ? *Le monde perdu* présente des hypothèses modernes, sur un fond d'intrigue assez pauvre.

FRANCE INFO et POUR LA SCIENCE

vous invitent
à écouter la chronique
de Marie-Odile Monchicourt :

Info Sciences

Tous les jours
sur **France Info**
à 15 heures 41,
17 heures 10,
20 heures 12,
22 heures 12,
et 23 heures 42



Les prochains
résultats présentés
dans la rubrique
Science et Gastronomie
seront annoncés sur
France Info
le 25 novembre 1997.

FRANCE

info

sont donc le reflet des interprétations de paléontologues. Ce reflet est-il fidèle ? Les dinosaures de S. Spielberg sont-ils conformes à l'idée que la science se fait aujourd'hui de ces animaux ? Ce sont, à n'en pas douter, des dinosaures «modernes», c'est-à-dire actifs, rapides et pas trop bêtes, qui n'ont pas grand-chose à voir avec les colosses patauds et stupides que l'on imaginait il y a 50 ans. À certains égards, ils en font même un peu trop : ce sont des dinosaures «politiquement corrects», qui chassent en groupes (chose possible, mais non prouvée) et qui, pour certains d'entre eux, tel le *Tyrannosaurus rex*, font preuve d'un touchant esprit de famille, prêts à tout pour sauver leur progéniture des visées néfastes de certains humains.

Car si les dinosaures du *Monde perdu* sont prêts à avaler tout ce qui bouge, ils ont une préférence notoire pour les «méchants», mus par le seul appât du gain, qui veulent faire d'eux des attractions de foire (plus encore que pour *Jurassic Park*, on pense ici à *King Kong*. Mais où est la poésie onirique du premier *King Kong* ? Et les rues de San Diego ne sont pas celles du New York de 1933). Si l'on pouvait encore trouver dans *Jurassic Park* des traces, revues par le génie génétique, du vieux mythe de l'apprenti sorcier (voire de *Frankenstein*), les discussions un peu oiseuses, mais scientifiquement amusantes, sur la façon de faire revivre un dinosaure n'auraient plus leur place dans *Le monde perdu* : les dinosaures recréés sont là une bonne fois pour toute, presque plus grands que nature, quasi indestructibles et prêts à faire assaut de sauvagerie avec les tenants d'un capitalisme, lui aussi sauvage, qui tentent de les capturer. Si, grâce aux merveilles de l'image de synthèse, les dinosaures ont dans ce film une présence indiscutable, on ne peut pas en dire autant des personnages humains, qu'ils soient des scientifiques pleins de bonnes intentions, des chasseurs de fauves déplorables et des financiers véreux.

Soyons clairs : le scénario est plus indigent encore que celui de *Jurassic Park*, mais l'action, constamment soutenue, ne laisse pas trop le temps de s'ennuyer. Tout de même, une fois revenu de ce monde perdu qui ne soutient pas la comparaison avec celui qu'avait imaginé Conan Doyle en 1912, le spectateur, paléontologue ou non, se posera peut-être la question : peut-on faire un bon film avec de bons dinosaures (c'est-à-dire scientifiquement corrects) ? Rien n'est moins sûr. Les ressorts dramatiques que fournit la vie des animaux, fussent-ils morts depuis 65 millions d'années,

sont limités. Ésope ou La Fontaine ne s'y étaient pas trompés.

Comme il est quand même difficile de prêter des sentiments tout à fait humains aux dinosaures, et faute de pouvoir fabriquer un documentaire animalier vraisemblable à partir seulement d'images de synthèse, sans doute va-t-il falloir trouver du nouveau, côté scénario, si le «film de dinosaures» doit perdurer en temps que genre mineur du cinéma d'aventure.

Eric BUFFETAUT

Botanique

Les arbres

Christian Bock. Éditions Liber, 1997.

Ce bel ouvrage apporte l'information scientifique la plus précise et la plus complète sur les arbres spontanés ou largement cultivés sur le territoire français métropolitain. Il n'est, certes, pas le premier sur le sujet, mais sans doute est-il celui qui présente le plus clairement, dans ses chapitres liminaires, les données classiques ou récentes sur les caractères originaux de l'«arbre», type biologique singulier par ses dimensions, sa longévité, la façon dont il s'impose au sein des paysages et commande les équilibres naturels dans la plus grande partie de notre planète.

L'auteur a limité son propos aux végétaux de grande taille, donnant du bois au sens anatomique du terme : les palmiers, notamment, en sont exclus. En revanche, il ne prend pas seulement en compte la flore arborée spontanée en Europe, fortement appauvrie par les glaciations quaternaires, mais considère aussi les essences «exotiques», américaines ou asiatiques, découvertes depuis des siècles par les naturalistes voyageurs et maintenant acclimatées dans nos forêts, nos parcs, ou le long des rues de nos villes.

La rusticité de ces arbres en Europe tempérée démontre le poids essentiel de l'histoire dans la répartition des végétaux ; pour nombre d'essences d'ailleurs (Ginkgo, Sequoia...), il s'agit d'un retour, puisque les études de pollens ou de bois fossiles révèlent que ces arbres régnaient sur nos forêts à la fin des temps tertiaires, avant de se replier vers le Sud à chaque péjoration climatique, et de succomber enfin au froid, acculés à la barrière méditerranéenne.